Titre : **347e RÉGIMENT D'INFANTERIE** **HISTORIQUE** **1914-1918**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Infanterie** **Première Guerre Mondiale**
Auteur :	Origine : ***numérisation : P. Chagnoux – 2009.***
Référence :	Transcripteur : **Paul CHAGNOUX** Date : **Mai 2009**

Ancestramil

Historique du 347e Régiment d'infanterie
numérisation : P. Chagnoux - 2009

347e RÉGIMENT D'INFANTERIE

HISTORIQUE

1914-1918

****

A LA **MÉMOIRE**
Du Lieutenant-Colonel **HÉBERT**
tué devant **Reims**, le **8 janvier 1915**

du Lieutenant-Colonel **de LAMIRAUT**
tué devant **Verdun**, le **8 juin 1916**

des Officiers, Sous-Officiers, Caporaux et Soldats du 347e Régiment d'Infanterie
tombés au Champ d'Honneur pour **la France**

****

AVANT-PROPOS

La création de régiments de réserve, correspondant aux régiments régionaux, avait été décidée à la veille de la guerre.
En juin 1914, l'organisation du 347e était accomplie.
Si improvisée qu'ait été cette création, elle eût donné un corps comparable au régiment actif, qui fournissait son noyau, si le 347e eut été formé des anciens soldats du 147e entraînés et formés à la dure école des troupes de l'Est.
Mais ces derniers avaient été affectés à leur libération aux régiments subdivisionnaires de leur région de recrutement.
Aussi les commandant de compagnies, presque tous anciens officiers du 147e, ne reconnurent-ils dans la foule des mobilisés que quelques centaines des hommes qu'ils avaient formés.
La masse des rappelés, incorporés au 347e, était constituée de gradés pleins de bonne volonté, mais la plupart inconnus, et de soldats venus en assez grand nombre des Bataillons d'Afrique, des insoumis amnistiés, des disciplinaires réhabilités.
Amalgamer ces éléments disparates était une tâche ardue.
On y parvint cependant et tout l'honneur en revient aux cadres, presque tous Ardennais passés par le 147e au 347e, groupés autour du chef, dont l'inébranlable fermeté et l'inlassable sollicitude ont formé le régiment et soutenu si merveilleusement le moral de tous, dans les premières épreuves : le Colonel **CLAUDON**.

****

347e RÉGIMENT D'INFANTERIE
HISTORIQUE

PREMIERES JOURNEES

Les premières marches de concentration amènent le 347e dans la région ouest de Mézières, où la division (52e de réserve) se concentrait derrière la Meuse à Renwez.
Les éléments déjà rassemblés étaient les 49e et 58e chasseurs, les 245e, 291e et 320e régiments d'infanterie.
Le 348e, maintenu à Givet, ne devait rejoindre que le 4 septembre.
La division était bientôt employée à la garde de la ligne de la Meuse, dont les ponts étaient en partie détruits. Le 6e bataillon du 147e est placé à Joigny (22e compagnie) et à Devant-Nouzon, faubourg sur la rive gauche de la ville industrielle de Nouzon.
La mise en état de défense de cette rive, activement poussée, bientôt complète dans le

Archives Ardennais

faubourg, est difficile dans la côte rocheuse, le pic ne peut entamer la pierre grise des Ardennes.

BATAILLE DE GEDINNE

Le 22 août, le Général de Division jette au delà de la Meuse deux colonnes, en soutien des troupes françaises engagées au nord de la Semoy, que le 347e, colonne de droite, franchit à Hautes-Rivières.
Reçu avec transports par la population, le 6e bataillon prend position sur les hauteurs au nord, le Colonel se porte avec le 5e bataillon au nord de Linchamps.
Sur un front étendu, la canonnade et la fusillade sont continues.
En arrière de Gédinne, Louette-Saint-Pierre, Louette-Notre-Dame, on voit arriver, hagards, les habitants dont les maisons brûlent.
Sans avoir à intervenir, le 347e assiste aux péripéties de combat.
Jusqu'après la nuit tombée, les rafales d'artillerie et de mousqueterie se succèdent, coupées par des clameurs d'assaut, des sonneries de la charge, surtout vers Gédinne.
A ce moment les bruits d'un violent combat d'infanterie se font aussi entendre à l'ouest :
Le 245e, tête de notre colonne de gauche, vient seulement d'atteindre Villarzie quand il est attaqué de tous côtés par des troupes cyclistes ; il se dégage, non sans pertes.
Le 347e se maintient en position.
Par ordre, à 3 heures du matin, il regagne par Monthermé ses positions sur la Meuse.

JOURNEE DU 25 AOUT
COMBAT DE NOUZON.

Une patrouille d'une vingtaine de cavaliers allemands venant de l'est, entre dans Nouzon.
Tout semble vide de troupes françaises, même la rive gauche, où toutes les barques ont été ramenées.
Les hussards noirs mettent pied à terre devant la poste.
Deux officiers y entrent.
Sur l'ordre du Colonel **CLAUDON**, une section (Lieutenant **TRANCHÈRE**) passe **la** Meuse en barques pour cerner les issues de la place.
Mais la joie bruyante de la population trahit ce mouvement ; les cavaliers prussiens s'enfuient à une allure folle, les deux lieutenants faits prisonniers, un hussard et un officier de génie, sont envoyés à Mézières.
Vers 10 heures du matin, les observateurs signalent de nombreuses troupes ennemies à la lisière de tous les bois ; ces troupes pénètrent dans Nouzon, se postent dans les maisons, filtrent jusqu'au remblai de la voie ferrée qui longe la rive droite de la Meuse.
L'ennemi dirige une fusillade intense sur les points d'observation possibles : le clocher, où veille le Colonel **CLAUDON**, les tranchées peu profondes tracées dans le roc de la côte, surtout l'entrée du pont dont le tablier, brisé au milieu, plonge dans le fleuve sans être immergé et permet le passage.
La caisse d'un chariot rempli de gravier abrite mal une escouade que le Sous-Lieutenant **LAURANS** a tenu à commander lui-même, donnant un de ces exemples dont ses camarades (Saint-Cyriens, Croix du Drapeau) sont si prodigues.
Debout à tout instant, à 60 mètres de l'ennemi, malgré l'ordre donné et réitéré par un de ses chefs, présent près de là, il était bientôt traversé de part en part par une balle.
Vers 17 heures, l'ennemi cesse le feu et disparaît.

Le 6e bataillon n'avait perdu que 3 tués, nous n'avions répondu que peu, mais avec précision : près de 80 cadavres allemands durent être ramassés par les habitants.
Dans la nuit les troupes de la division rompent par la gauche pour être d'abord placées à l'ouest et au sud-ouest de Mézières (6e bataillon : Bois de Prix, 5e bataillon : Warcq, Villers-Semeuse).

BATAILLE DE SEDAN
27 AU 28 AOUT

La division se porte par Élan, Sapogne, Hannogne sur la Croix-Piot et la Marfée.
Maintenu, presque sans pertes, en deuxième ligne à Hannogne, le 347e est porté à 8 heures du soir à Saint-Aignan-sur-Bar, qu'il quitte à 2 heures du matin, le 29, pour gagner Bouvellemont, après une marche extrêmement pénible.

ALERTE DE SAINT-LOUP-TERRIER

Les ordres prescrivaient pour le lendemain le passage de l'Aisne, en retraite par Givry : le 347e en arrière-garde (départ à 2 heures du matin).
Mais dès 6 heures du soir, le 291e se croyant menacé, à Saint-Loup-Terrier, par une grosse avant-garde ennemie, qu'il évalue à un régiment, réclame l'aide du 347e qui, partant aussitôt, va bivouaquer auprès du 291e.

COMBAT D'ÉCORDAL

L'alerte passée, la marche reprise, la queue de la colonne de division parvient à Écordal à 4 heures 30, quand arrive du haut commandement l'ordre de reprendre immédiatement la marche offensive vers le Nord.
Au même moment une violente fusillade éclate dans cette direction : mêlée de clameurs et de sonneries de « Cessez le feu » étrangement voilées.
Un bataillon du 247e, attaqué au moment où il quittait son cantonnement, coupé de toute liaison, se fraie péniblement un passage.
La 103e brigade marche à l'attaque ; le 347e à gauche, pivot de la manœuvre, le 291e à droite, aile marchante ; une partie de ce régiment avance énergiquement, soutenu à sa gauche par le 6e bataillon.
L'ennemi dont certaines sections se sont coiffées des manchons bleus des soldats du 247e, combat avec acharnement.
A notre gauche, le 5e bataillon défend avec la plus belle fermeté un ensemble de maisons (l'Écart dit « Les Aisements ») dont la principale est la ferme de « La Lulotterie ».
Le Colonel **CLAUDON**, le Commandant **HÉBERT** parcourent la ligne de feu où les pertes sont cruelles. Elles deviennent telles que la 19e compagnie doit évacuer « La Lulotterie » d'où le Capitaine **DEVERRE** sort le dernier sous les rafales de balles qui abattent 4 hommes à ses pieds.
Mais le Colonel **CLAUDON** a pu, un instant avant, donner d'heureuses indications à nos batteries : un tir de barrage fauche la deuxième ligne ennemie.
Sous l'impulsion du Colonel **CLAUDON**, du Commandant **BRACONNIER**, des Capitaines **MÉDINGER** et **BOMPARD**, dont l'attitude magnifique pendant tout le combat a enthousiasmé le bataillon, les 21e et 24e compagnies se jettent à l'assaut de la ferme avec la 1re section de mitrailleuses, y entrent à la baïonnette et s'emparent de nombreux prisonniers, beaucoup de blessés dont un officier, et 2 sous-officiers indemnes.

Sur un nouvel ordre de retraite, le régiment se retire, couvert par la 23e compagnie.
Son chef, le Lieutenant de réserve **ARMELIN**, le bras brisé par une balle, a voulu garder le commandement, malgré l'instant conseil du Colonel **CLAUDON**, jusqu'au moment où une seconde balle le traverse de part en part.
Privée de tous ses officiers, de ¾ de ses effectifs, la 23e compagnie fut dissoute.
Les premiers éléments du régiment avaient gagné Attigny le long du remblai de la voie ferrée.
Les trois dernières compagnies, réduites à 400 hommes au plus, sont dirigées de Givry sur Mesnil-Annelles. C'étaient encore 14 km. à faire dans la nuit le long des routes encombrées de voitures, par une troupe épuisée de fatigue : depuis trois jours, avec seulement six heures d'arrêt à Saint-Aignan, quatre à Bouvellemont, on avait constamment marché ou combattu.
Parvenu à Mesnil-Annelles à 9 heures du soir, sachant l'Aisne d'ailleurs guéable, franchie sur bien des points par l'ennemi, le Colonel **CLAUDON** reçoit des renseignements précis et alarmants : les habitants du pays, les mieux informés, les plus sûrs, annoncent que les cantonnements voisins, cernés, viennent d'être envahis par l'ennemi.
Toutes les routes sont couvertes de fourgons, caissons, canons fuyant dans la nuit à une allure désordonnée.
Déterminé à passer coûte que coûte avec les hommes qui lui restent, le Colonel ne veut pas faire courir au drapeau les hasards d'une percée de nuit ; à 2 heures du matin, le drapeau fut brûlé.
Le lendemain, le régiment réuni à Bignicourt, forme arrière-garde de la division, la retraite continue par Pont-Faverger, le fort de la Pompelle, Verzenay, Champigneulles, Pierre-Morains, Cauroy.
Le 2 septembre, le Colonel **CLAUDON**, nommé au commandement de la 104e brigade, quitte le régiment.
La 52e division est rattachée à la 8e Armée.

BATAILLE DE LA MARNE

Le 6 septembre enfin la retraite s'arrête, le 347e est placé en 3e ligne au lieu dit « Le Champ de Bataille » au sud de Bannes et de la pointe Est des marais de Saint-Gond, à 2 km. environ au nord-ouest de Fère-Champenoise, derrière la division marocaine (1re et 2e ligne).
Les 19e et 20e compagnies, réserves de brigade, à 600 mètres environ plus au sud. Peu de pertes.

JOURNEE DU 7 SEPTEMBRE

Le 7 au matin, le régiment est porté à 1 km. plus à l'est, face à la « Grosse Ferme » et à la « Petite Ferme », en 3e ligne, derrière les régiments bretons (1re et 2e ligne).
Toute la journée, la bataille fait rage comme la veille : les Bretons tiennent admirablement.
Non engagé, le 347e subit d'incessantes rafales d'artillerie et fait de grosses pertes.
Pourtant, vers dix heures du soir, le feu a presque complètement cessé devant nos lignes, intactes.
A 4 heures du matin, le 8, nos lignes sont toujours en place, calme absolu.
Depuis les communications rassurantes de la nuit, les troupes du 11e corps n'ont plus donné signe de vie.
Dès le matin quelques coups de feu ; le Capitaine **MÉDINGER** qui veut se rendre compte par lui-même de ce qui se passe, se porte en avant, inquiet de cette tranquillité anormale.
Il se dresse sur le sommet de la croupe tenue par sa compagnie, tous ont l'œil sur lui.
Les régiments bretons ont disparu : à quelques pas, déployées pour l'attaque au petit jour, les

masses allemandes sont là.
Instantanément éclate une fusillade furieuse, fauchant la ligne française.
La cuisse traversée, toute sa liaison tombée, le Capitaine se redresse, mais s'abat aussitôt, frappé au cœur.
Après une lutte acharnée, les débris de la 24e compagnie se replient ; à côté d'elle, la 21e compagnie a brûlé toutes ses cartouches et perdu la moitié de son effectif.
A la tête des 17e et 18e compagnies, le Commandant **BRACONNIER** arrête la poursuite, puis retraite pas à pas, face à l'ennemi.
Longtemps, à l'ouest de la route de Fère-Champenoise à Bannes, ces compagnies le tiennent en respect, pendant que plus au sud, les 19e et 20e compagnies, réserves de brigade, soutiennent un combat furieux où tombe la moitié de leur effectif et tous les officiers, sauf le Capitaine **LINARÈS**.
A deux heures de l'après-midi, par une chaleur accablante, tout ce qui reste du 347e est rassemblé sur les pentes sud du Mont-Août, l'ordre est donné de se porter, en trois colonnes, de l'ouest à l'est, à l'attaque de la côte 161 (gare de Fère-Champenoise).

- la colonne du centre : 245e, 347e par « Le Puits » ;
- La colonne de droite : 348e en tête le long de la voie ferrée.
- La colonne de gauche formée d'éléments du 9e corps (290e, 135e) par le nord du bois.

La colonne du centre doit régler son débouché des bois sur l'attaque du 348e.
Parvenus à 6 heures du soir à la pointe des Bois du Puits, le 347e y rejoint le 245e (Commandant **BATAILLE**)
Celui-ci ne pouvant prendre liaison avec le 348e veut différer l'attaque, craignant pour sa droite.
Devant ces hésitations, le Commandant **HÉBERT** commandant le régiment passe en première ligne, entraînant le 245e à l'attaque.
Après une vigoureuse préparation d'artillerie, les deux régiments se déploient admirablement, gravissant sans arrêt les pentes sous une violente fusillade et des jets de bombe ; la ligne ennemie plie toute entière, vigoureusement poursuivie.
La 19e compagnie (Sous-Lieutenant **MILLARD**) et des fractions du 245e (Lieutenant **BIENFAIT**) pénètrent dans la ville où l'on entend la fuite affolée des batteries allemandes.
Mais les deux régiments bien réduits sont trop en flèche ; à onze heures du soir ils reçoivent l'ordre de bivouaquer à Connantre et la mission d'en défendre, le lendemain, les approches (boqueteaux à 1.200 mètres est, côte 117).

JOURNEE DU 9 SEPTEMBRE

Le 9, vers 6 heures, d'épaisses colonnes allemandes débouchent de Fère-Champenoise, appuyées par de violentes rafales d'artillerie.
A la lisière des bois, les fantassins de la 52e division arrêtent net les attaques que l'ennemi renouvelle avec acharnement pendant trois heures.
Mais, au sud de la voie ferrée, le 11e corps, dont l'arrivée est annoncée d'heure en heure, n'apparaît pas.
Exposée en terrain complètement découvert à d'incessantes rafales d'artillerie, menacée d'être débordée, l'extrémité de notre ligne refuse la droite, puis s'accule à la lisière du village et du château de Connantre (Capitaines **LINARÈS** du 347e , **KISTEMANN** du 291e) et y résiste magnifiquement.
Mais le reste de la ligne est découvert et pris d'écharpe et d'enfilade par l'ennemi qui s'est glissé le long du remblai de la voie ferrée.
La retraite, pied à pied, coûte de grosses pertes.

Mêlée au 347e, la compagnie du Génie, intacte jusqu'à ce jour, perd 4 officiers sur 5 et les ¾ de ses sapeurs.
L'ordre parvient d'empêcher l'ennemi de déboucher de Connantre.
Le Commandant **GRAVIÈRES** du 348e a été désigné par le Général Commandant la Brigade comme commandant de l'arrière-garde, mais le Commandant **HÉBERT** commandant le régiment ne veut laisser cet honneur à personne et tient à rester le dernier au feu.
Secondé par les Commandants **GRAVIÈRES** et **BRACONNIER**, il dirige la manœuvre que les troupes exténuées, il est près de midi, exécutent admirablement.
Les compagnies **CITERNE** et **CHAMPION** du 347e, le bataillon **KISTEMANN** du 291e barrant la route de Pleurs, à 200 mètres de la sortie de Connantre, brisent, par un feu merveilleusement précis, toutes les tentatives de débouché des masses allemandes.
Vers 2 heures de l'après-midi, l'ennemi cesse tout effort, nos troupes reçoivent alors l'ordre de « se rassembler » à Pleurs.
Elles s'y couvrent par une compagnie de grand-garde (22e compagnie).
Il est 4 heures, tous sont à bout de forces.
Nouvel ordre d'attaquer sur Fère-Champenoise, par Linthe et Connantre.
Le régiment s'ébranle et passe en tête de colonne.
Les autres corps n'ont pu encore se rassembler complètement.
Le régiment bivouaque en colonne double au sud de la ferme de Sainte-Sophie où l'officier d'approvisionnement, avec une heureuse audace, vient distribuer un repas chaud devant l'ennemi.

JOURNEE DU 10 SEPTEMBRE

A 4 heures et demie, on traverse la station de Connantre évacuée, mais pleine de blessés allemands dont plusieurs sont porteurs de balles explosibles.
La marche se poursuit par le même champ de bataille du Puits, de Fère-Champenoise, refoulant les dernières troupes de l'ennemi.
Que de morts français étendus là, leur fusil brisé auprès d'eux.
Les morts ennemis ont été, pour la plupart, traînés dans les entonnoirs et couverts de terre.
La route de Fère-Champenoise à Bannes, celle de Fère-Champenoise à Morains-le-Petit et Écury-le-Repos sont couvertes de cadavres à la face noircie et tuméfiée.
On retrouve au passage les disparus des jours précédents.
Tous sont là : morts, surtout des soldats des Ardennes que l'on reconnaît.
Sans arrêt, le régiment s'enfonce dans les bois, à la poursuite de l'ennemi.

MORAINS-LE-PETIT

Soudain la colonne se heurte à **une arrière-garde saxonne établie entre Morains-le-Petit et Écury-le-Repos.**
De front, d'écharpe, à droite, une grêle de balles.
Attaque directe, tentatives de déborder l'ennemi échouent, coûtant des pertes cruelles.
Le Commandant **BRACONNIER**, le Capitaine **BOMPARD** sont grièvement blessés en première ligne ; près de 200 officiers et soldats sont tombés devant un ennemi invisible à moins de cent mètres dans une tranchée rase, datant du commencement de la bataille.
Nos batteries de 75 couvrent d'obus l'adversaire, enfin repéré : la nuit tombe, mais plusieurs tentatives d'attaque sont fauchées par les mitrailleuses ennemies.
Obstinés, le Commandant **HÉBERT** et ses soldats bivouaquent côte à côte avec les morts. Au jour, la tranchée ennemie, remplie de cadavres, n'est plus défendue.

Réduit au tiers de son effectif, le 347e avait plus encore souffert dans ses cadres : au 10 septembre, 4 officiers sur 5, 3 sous-officiers sur 4 étaient tués ou grièvement blessés, et aussi presque tous les anciens soldats du régiment, Ardennais pour la plupart dont l'abnégation fidèle avait dans ces dures journées maintenu l'honneur du régiment.
Après plusieurs mouvements en soutien des troupes de poursuite (Saint-Mard, Ruffy, Aulnoye-sur-Marne, Billy-le-Grand, Mourmelon, Courmelois, Verzy), le 347e, porté sur Reims, y parvient le 18 au petit jour sous un violent bombardement et relève, dès le soir, les troupes de poursuite (1er corps) arrêtées à la lisière même de Reims (ligne du chemin de fer de Châlons).

REIMS
18 SEPTEMBRE

Il prend part les jours suivants aux attaques qui permettent de dégager les abords immédiats de la ville, en particulier au Linguet, mais sans pouvoir gravir les pentes des massifs de Brimont et de Berru - Nogent-l'Abbesse.
Les troupes se figent sur les lignes, à peine creusées, faute d'outils.
Le jour, tout ce qui bouge est canonné, souvent par les obus de 155 laissés dans les forts de Reims, la nuit, une continuelle fusillade rasant le sol, prend à tout instant une folle intensité.
L'ennemi, à portée de voix, use constamment de sa connaissance du français pour tromper et énerver nos hommes.
Dans la nuit du 3 au 4 octobre, sur un front de 500 mètres, une ligne d'attaque ennemie surgit brusquement, jetant des « boules lumineuses » et poussant de longs hululements.
Prise de panique, la 1re ligne reflue affolée ; seule une demi-section (sergent-major **MORCRETTE**) fauche d'un feu bien ajusté les ennemis qui viennent sur elle, puis prend d'enfilade toute leur ligne d'attaque. Cependant le Colonel **HÉBERT**, le Commandant **LINARÈS**, le Sous-Lieutenant **GUDE** ont rallié la première ligne, ils la reportent en avant, dégagent les survivants de la section **MORCRETTE**, celui-ci grièvement blessé d'un coup de sabre, et rétablissent la ligne.
Cent ennemis restaient sur le terrain, l'officier commandant l'attaque était pris.
Dès lors la création de réseaux de notre côté, et plus encore chez l'ennemi, vint entraver ces tentatives.
Malgré des pertes continuelles, dues à l'obstination mise à renforcer, sous le feu, les travaux des premières lignes, un système complet de tranchées s'ébauche rapidement : tranchées continues, boyaux d'accès, lignes successives.
Recomplété à plusieurs reprises, surtout par des contingents bretons, le régiment est reporté à son effectif de guerre, et, parmi les renforts, d'anciens camarades du 147e rejoignent après blessure.
Endurcis par leur pénible existence, les hommes ont superbe aspect.
Les soldats du 347e donnent une impression toujours plus forte de cohésion disciplinée, due à l'inflexible énergie du Colonel **HÉBERT**.

ATTAQUE DU LINGUET
7 AU 8 JANVIER 1915

Désigné pour exécuter l'attaque, dans la soirée du 7 janvier après l'explosion d'une mine et une forte préparation d'artillerie, le 6e bataillon pénètre à 22 heures dans la 1re ligne et s'y étend sur une largeur de 600 mètres, sans pouvoir entamer la 2e ligne.
Toute la nuit, malgré une tourmente de neige, il se maintient, repoussant six assauts.
Le Linguet est le centre exact du demi-cercle tracé par les batteries allemandes de Brimont, à

Berru par Witry.
Au point du jour, le tir concentré de ces batteries, en dépit des nôtres, fait pleuvoir, en 20 minutes, 2000 obus sur le bataillon d'attaque, pris d'enfilade et par Brimont et par Berru.
L'ennemi déclenche une furieuse contre-attaque qui réussit à prendre la 1re ligne à revers.

Le bataillon perd près de **200 hommes dont plus de 120 tués**.

Pendant tout le bombardement, debout dans la tranchée de commandement, le Colonel **HÉBERT** est resté indemne.
Devant l'évidente impossibilité d'une nouvelle tentative au grand jour, sur un glacis, devant un ennemi prêt et appuyé sur une position formidable, il prescrit d'arrêter l'attaque ; le tir de l'ennemi s'espaçant, il quitte le terrain quand il est tué net par un des derniers obus.

DEFENSE DU SECTEUR DE REIMS

Dès lors le front s'immobilise.
Le renforcement, la transformation continue du secteur de Reims en font un des mieux organisés et défendus.
Lors même de sa dernière avance (juillet 1918), l'ennemi ne put mordre sur l'ancien secteur du 347e (Butte de Tir).
Tantôt au Linguet, tantôt à Sillery, au Bois des Zouaves, le 347e y connut les mêmes bombardements que le fort voisin de la Pompelle ; de continuelles patrouilles de nuit toujours angoissantes, souvent meurtrières, maintiennent l'esprit combatif de tous.
Dans l'une d'elles fut tué un sous-officier de Jaeger allemands dont les carnets de route prouvèrent l'assistance armée donnée par l'Allemagne à l'Autriche contre l'Italie, dès le début, avant déclaration de guerre.
En mai 1916, la 52e division passe sous le commandement du Général Commandant les divisions de la rive droite de la Meuse, à Verdun, où elle arrive le 3 juin 1916.

VERDUN
JUIN 1916

Aussitôt le 347e monte en ligne, le 5e bataillon dans le sous-secteur de Thiaumont, le 6e en réserve au ravin de Fleury.
Le bombardement est continu.
Les tranchées ont disparu dans le terrain bouleversé et sans cesse retourné par les éclatements.
Les pertes continuelles réduisent les sections, augmentant leurs intervalles, coupant les communications.

GRANDE ATTAQUE DU 8 JUIN.
ÉCRASEMENT DE LA 1RE LIGNE

Dans la nuit du 7, la 21e compagnie (Lieutenant **DETRY**) vient étayer la 2e ligne ; les 3 compagnies restantes du 6e bataillon gagnent Fleury-devant-Douaumont.
Le bombardement redouble d'intensité.
Toutes communications sont coupées.
Vers dix heures du matin, abordées partout à l'improviste par les vagues d'assaut de toute une division allemande, les fractions déjà bien réduites se défendent désespérément ; une grenade tombe dans le poste du Chef de bataillon **DEVERRE**, fait exploser fusées et grenades,

paralysant la demi-compagnie et la section de mitrailleuses de réserve.
Le Capitaine-Adjudant-Major **DEGLAND** est tué à la porte du poste.
Le Commandant **DEVERRE** et les survivants, presque asphyxiés dans le poste où tout brûle, sont pris à la sortie.
Disloquées, submergées, les fractions du 5e bataillon résistent toujours.
L'ennemi les dépasse, il parvient devant le poste du colonel et la compagnie **DETRY**.

DEFENSE DU POSTE DU COLONEL

Sorti de son poste dès que la communication a été interrompue, le Colonel **de LAMIRAULT** a fait compléter les défenses pour la résistance à mort. Ses pionniers sont l'élite du régiment.
Déjà leur sergent, **MAZURE**, est tombé en cherchant à rétablir la liaison.
A son tour le caporal sapeur **ROGUIN** est tué.
COULONVAL, leur lieutenant, deux fois blessé à l'arme blanche, en patrouille de nuit se multiplie, à ses côtés, **AUBRY**,
le Lieutenant mitrailleur et **BATTAGLIA**, Officier mitrailleur du 348e. Le calme, la magnifique attitude du Colonel galvanisent tous les siens.
Écrasé d'obus, le poste est en même temps attaqué au fusil et à la grenade. Atteint d'une balle au cou, le Colonel tombe.
COULONVAL, **BATTAGLIA**, l'officier de liaison d'artillerie, sont blessés ; restent le Capitaine-Adjoint **de LARUELLE**, les Lieutenants **de SAINT-ROMAN** et **AUBRY**.
Deux fois de suite les mitrailleuses mises en batterie sur le talus du poste sont broyées par les obus, les servants tués par les balles ; la dernière maintient les assaillants qui sont à 50 mètres.
Le service de santé et les blessés qui sont dans l'abri s'emploient à charger les bandes : la résistance à outrance continue.
A droite, la 21e compagnie combat avec une magnifique opiniâtreté.
Ses quatre officiers sont tombés ; la mâchoire brisée par une balle, le Lieutenant **DETRY** commande toujours. Il n'a plus que 40 hommes sur 160, mais qui se battent comme des démons.
Au loin, '(ernière épave de la 1re ligne) complètement entouré, le Lieutenant mitrailleur **FRELAT** résiste encore.
A 8 heures du soir, ses dernières rafales s'abattent dans la masse ennemie qui assaille la 2e ligne.
Alors, c'est le corps à corps, abattu à coups de crosse, il est pris.

INTERVENTION DU 6E BATAILLON

Sans nouvelles, toutes liaisons rompues, le 6e bataillon a envoyé sans relâche des coureurs dévoués.
Quatorze sont partis, trois sont revenus blessés, trois parvenus au poste du colonel, y sont restés par ordre, les autres sont morts.
Vers six heures, sur l'ordre du Colonel **BERNARD**, commandant la brigade, le Commandant du 6e bataillon organise la manœuvre de contre-attaque.
La seule zone d'accès possible est le revers de la côte nord de Fleury, suivi par deux tranchées ébauchées, mais sur toute la longueur desquelles est réglé un tir de barrage intense.
De plus les obus de 380 commencent à tomber sur Fleury.
Les hommes savent qu'ils vont secourir le Colonel.
Cela suffit, et leur attitude magnifique émeut étrangement les officiers de liaison de la brigade qui se précipitent pour féliciter le Chef de bataillon.

A ce moment, la 1re ligne de toute la brigade, du Bois de la Caillette à Thiaumont, est anéantie. Les débris des trois compagnies de 2e ligne se font tuer sur place.
Dans Fleury ne restent que 300 sapeurs et territoriaux.
Les premières réserves sont à 2 km. en arrière (ravin du Bois de Fleury) : 3 compagnies du 291e qui arriveront à 9 heures du soir (les 3 compagnies du 348e, au Faubourg-Pavé).
Le bataillon glisse vers le nord au milieu des éclatements.
Les hommes rampent dans la tranchée peu profonde, franchissant morts et blessés.
Des coups de feu éclatent dans le village : une soixantaine d'ennemis viennent d'y pénétrer ivres de fureur, de fatigue et d'éther ; les deux dernières sections de la 23e compagnie (Lieutenant **de ROUCY**) leur courent sus : ils se rendent.
La progression au nord s'achève.

Sur 500 soldats, 200, sur 15 officiers, 12, sont tombés ; le bataillon se redresse et rejoint, à la nuit tombée, au poste du colonel, les pionniers et les débris de la 21e compagnie.
L'attaque ennemie échoue.
De l'avis du Colonel Commandant la brigade, témoin de l'action, et de bien d'autres, nos soldats, ce jour-là, ont sauvé Verdun.

La dissolution du régiment réduit à 350 hommes et à 6 officiers subalternes (T.R. et T.C. compris) s'imposait, mais par un hommage voulu, le 6e bataillon, en devenant 4e bataillon du 348e, resta organisé et commandé par son dernier chef dans les journées des 8, 9, 10 juin, le Capitaine GUDE un des héros de ces journées.

C'est sous les ordres de cet admirable officier, tué depuis à Sainte-Euphrasie (juillet 1918) qu'il prit part aux durs combats de Fleury dès le 23 juin, et valut plus tard (en septembre 1917) au bois « Le Chaume » une citation à tout le 348e.
****

Ancestrami